

Grégory Rateau

POUR QUI PARLE LE POÈTE?



Les cahiers du buisson



Édité en 2022 par La page blanche

Illustration de couverture : Jean-Claude Bouchard

Lapageblanche.com

ISSN 1621 - 5265

Je suis ce gamin lancé dans le monde
Cherchant "la maison" partout
Où les sourires se souviennent encore

Je suis cette langue exilée
Dont l'héritage en fuite
Le retient par la peau du Verbe

Je suis cette cigarette de trop
Et qui, une fois éteinte
Attend sagement de nouvelles brumes

Je suis cet être en chantier
A la recherche du frère ou de la soeur
Passant outre les quelques miettes de sang

Je suis cette raison vacillante
Accoquinée aux maudits
Mais se refusant à partager leurs tristes sorts

Je suis ce bohémien avide de sensations
Aveuglé par ses chimères
Mais s'accrochant désespérément à une branche d'éternité

Je suis cet imposteur
Dont la lucidité vengeresse
Lui désigne la blessure du soleil

Géant, il commandait aux ombres agitant
ses longs bras avec cette insouciance des
Dieux tout en lui repoussait les limites du
bon sens
son sourire planait trop haut la misère à
bonne distance la voix du monde pour
coryphée lui seul détenait le secret du
bonheur
je le suivais sans réfléchir me reniant si
souvent jusqu'à perdre sa trace au
carrefour de villes imaginaires son secret
irrévélé
et ce silence pesant

POÈME PAÏEN

A la fin, je me présenterai devant vous presque nu avec seulement
mes bagues en éventail une pour chaque vie que j'ai vampirisée
les yeux gris d'un trop plein de soleil l'iris en parchemin récit des folies
de ma jeunesse mes muscles à présent atrophiés d'avoir trop ou mal aimé
de rares cheveux formeront ici ma couronne unique récompense pour
toutes mes conquêtes personne pour laver ma dépouille
lui donner les derniers sacrements païens juste une vieille photo
monstrueuse pliée dans mon poing droit et qui n'aura plus rien à
voir
avec cette chose sans âge aux traits aguicheurs couchée là sur
son lit de ronces l'ironie glorieuse aux coins des lèvres
innocence encadrée dans un miroir de poche enfin confrontée à son
portrait ravagé une vie entière pour un rien car privée de tout
même d'une descendance

Elle vient du large
sa force bruisse
tous les cris contenus
remontent les courants
de mon sang
pour tout balayer
ratisser les grands
fonds après
son passage
un long silence peuplé
de remords puis
la honte
l'enclume du sort
je baisse le regard
devant mon propre
visage parti
à la dérive.

CHÂTEAU ROUGE

J'ai suivi dans les rues de Château Rouge ces mirages en bandes animées
Babel des damnés des légumes y surnagent
remontent les rivières lunatiques des contrées oubliées où les carcasses des absents
chaloupent au gré du vent
et se cognent aux échoppes des marchands ambulants

J'ai goûté dans les rues de Château Rouge les épices charriées de-ci de-là
des relents de grillades pour exciter ma salive
bananes plantains en pièce montée coulis de rhum pour enflammer mon palais

J'ai croisé dans les rues de Château Rouge des Turbans encore imprégnés de petits
copeaux de sable des diseuses de bonne aventure
mettant à mal des vendeurs de journaux l'actualité dans le marc de café

J'ai entendu dans les rues de Château Rouge les sirènes de police versatiles
une foule bigarrée un coup de karcher
pour se refaire une virginité et tout assainir, tout uniformiser

J'ai pleuré dans les rues de Château Rouge l'absence de sueur et de rires blancs ivoires
le jour étouffé, crépitant
noyé sous un nid de cendres les mirages soudain inanimés
la solitude d'une rue où la vie a été balayée

Raturé jusqu'à me rendre illisible à moi-même je descends dans le monde
d'en dessous guidé par le dernier gardien de la crypte
lui seul peut me voir avec ses yeux de possédé branchés sur
des voltages meurtriers sous les pavés
sa vérité me transperce ses colères prophétisent: "Tout va
disparaître mon cher Paris balayé avec tous ses littérateurs!"
chacune de ses ponctuations est comme frappée de stupeur

Les mots sont retournés leurs abjections révélées ce qu'il me
dit, je l'attendais tout passe rien ne résiste pourtant sa parole à lui
ne connaît pas de fin

Condamné sans motif à errer au milieu des voix cacophonie privée
du mot ami puis viennent les supplications
aux heures les plus pouilleuses postillons de haine quand la
lumière se déploie un sourire me barre la route
Avant de transpercer ma dépouille J'ai beau fouiller Triturer la
matière Pas l'ombre de ta présence Nul écho aux cavités du ciel
ton absence sans le manque ton jugement sans tes commandements
que faire sinon continuer avancer par la pensée
seuls les murs gardent trace de la sueur que j'abandonne à te rêver

Bouche d'ombre où je
glisse sans repli possible
croisant toutes sortes de visages
faussement compatissants
treublants de plaisir à
l'affût de la moindre imposture
jusqu'à creuser plus profondément
et trouver ma solitude
J'ai grandi dans un coin de cour
vide mais loin de m'y être
habitué je n'ai fait depuis que
surjouer peupler mes silences de
rimes éphémères
Je ne veux plus feindre la
seule option serait d'y
retourner en éclaircur
d'inscrire des formes nouvelles sur
les murs
sans attendre que quelqu'un vienne
pour compléter cette fresque
qu'elle reste inachevée

Pourquoi le jour n'a plus l'évidence telle la lumière qui, hier encore dardait
à mon réveil se subtilisait au frère
enfant double je jouais avec mon ombre sans jamais connaître l'ennui les
fins de dimanche d'une autre vie pétrisseur de mon moi
me confondant aux formes amies je poussais même à ma guise

Tous ces objets inanimés asphyxiés dans du plastique
empilés jusqu'au plafond l'angoisse monte une
décharge en plein salon

Débuter l'ascension, chuter, se rattraper de justesse
regarder ma sœur dépérir se cramponner aux
natures mortes

dans cette vieille maison de notre enfance où le jour
niche à la porte

Cette lumière rasante qui vous prend de côté scindant les passants en deux
une partie que l'on dit saine

et une autre honteuse vois-tu, j'ai une tendresse pour la bassesse des jambes se
baladeraient sans disgrâce sans toutes ces faces encravatées

qui conspirent à longueur de journée sur comment s'y prendre sans bavure pour
tuer le soleil et museler sous peu

son éternel disciple porteur de feu.

POUR QUI PARLE LE POÈTE ?

Où est-il celui qui parlait le langage des astres ? celui capable de réformer
le monde ou de l'embraser d'un souffle acide
de l'enrouler d'un bon mot jusqu'à l'implosion des sens de faire de
tout ce qui était cendres incandescentes

Où es-tu ?

Toi le dernier Nadir fais-nous entendre ta voix tu ne peux plus t'adresser
qu'à une poignée d'hommes tu dois parler à tous
descends de ton Zénith de ta copieuse bibliothèque reviens-nous
d'Abyssinie avec de l'or autour de la taille
distribue tes trésors au peuple accompagne-les dans leur retraite dans
leur solitude de masse

Mais il est peut-être déjà trop tard

Car voici venu le temps des nombrilistes des briseurs de rêves dans ta
silencieuse fureur tu nous as tourné le dos à tous
sans distinction aucune ton verbe est à présent inaudible ta race est
devenue la triste risée des puissants
invente donc un nouveau langage libère-nous des mères abusives des
costumes étriqués
embarque-nous dans tes soirs bleus d'été fais de chaque vision notre
éternité

Reviens-nous

Toi l'enfant le voyant le dernier mendiant.

L'AGORA

Cataracte du jour
En ce dimanche livide
Un autre temps
Mon père hurlant après ma mère
Ou peut-être l'inverse, je ne sais plus
Départ théâtral
A la barbe du voisinage
La porte qui claque
La plainte du moteur
Des forêts criantes d'horreurs nocturnes
La nuque de mon père
Dernier rempart
Pour déjouer le métronome de la ligne blanche
Rester éveillé malgré cette vision terrible
Présence blême, figée sur une aire d'autoroute

La mer au petit matin
Lumière d'idoles
L'espoir de la première vague
Mon oncle à la barre
Des mèches plus claires que d'autres
Cette rivalité palpable entre les deux frères
L'un, aimant les jeunes femmes
L'autre, un bon tourteau mayonnaise

A présent isolé à la proue
Usant mon pouce pour prédire le climat
Avec le secret désir d'une tempête insoumise
Des ombres frétilantes à bâbord
La Bretagne devenant Mes Caraïbes
Des falaises d'un noir de bête
Des îles fantômes
Robinson hurlant pour défendre sa solitude
Le tourteau se débattant dans la fournaise
L'écume remontant des profondeurs

Mémorial du jour
Des morceaux de coquillages coincés entre deux pages
La dernière preuve
Qu'en ce jour de septembre
Je fus le capitaine de l'Agora

De là-haut tout paraît plus cocasse et
en même temps la proximité du ciel
rajoute une couche de gravité
Les fenêtres ne reflètent rien si ce n'est un
grand soleil éclaté je le recompose comme
je peux
je plonge mes mains dans cette argile mais
rien à faire toutes les histoires me
filent entre les doigts
quand elles ne racontent pas la même chose
des guetteurs cheminant le long des quais à
l'affût d'un itinéraire commun
se cognant sans se reconnaître parfois, sous
des lampadaires certains prennent la
pose, les yeux éblouis
ils feignent l'isolement volontaire avant
que le petit jour ne révèle leur misère
de retour au taudis
un long sanglot traverse la ville rien ne
peut plus l'arrêter même pas les rares
étreintes à l'aveuglette

SANS ELLE

Quarante années à user du bon mot
A chercher un sens nouveau
Pour quoi faire ?
Pour quoi dire ?
Éprouver aujourd'hui toute la prégnance du vide
Du non-mot, du « mort-mot »
Ne plus rien avoir à dire
A personne
Toutes ces nuits sans elle
A l'imaginer sanglée
Sur son lit de ferrailles
Des néons lui rentrant dans le crâne
L'empêchant de rêver
Seulement des cauchemars, des caresses volées
Jusqu'à ce qu'elle rentre enfin d'HP
Livide malgré sa frénésie de chair
Le bonheur à réinventer
Le fantasmer pour deux, pour quatre
Jusqu'à ce matin
Le sentiment terrible dans ses yeux
D'être un étranger
Et après ça, tout à recommencer encore et encore
Les enfants à consoler
S'occuper des autres pour ne pas avoir à y penser
Jusqu'à cette nuit glacée
Face à la page
A ce silence jusqu'au bout des doigts
Le même vide
Art d'agrément
Hygiénisme du réel
Qui ne la fera pas se sentir mieux
Qui ne la ramènera pas dans les draps
La même impuissance
Et l'impossibilité à présent de l'exprimer

POUR TOUTE EXPLOSION Chaque jour est une attente d'un crépuscule définitif
 qu'une poignée de cendres liquide la ville
 c'est surtout de silence dont j'ai besoin mais il n'existe pas j'ai beau prier
 fraterniser avec le ciel en fixant le soleil jusqu'à y laisser mes yeux
 plonger dans cette Eclipse totale terminé le catéchisme ces excursions dans les
 cathédrales du désespoir « les ennemis de toute vie héroïque » sont partout
 hostie en main, calice rempli à plein masqués d'encens les yeux déconnectés
 du visage les mains dans leurs poches
 pour ne rien toucher, ne rien ressentir même le carnet qui se consume à mes pieds
 couve une bombe mais rassurez-vous
 les plus vils s'acharnent déjà à la désamorcer et ils y parviendront, vous verrez pour
 tout feu d'artifice vous aurez droit à quelques pétards mouillés.

TIRER LE PREMIER Pluie d'été pieds en apnée et cette lourdeur de
 soufre qui dissout, fige ma volonté
 pose un autre rythme quand là-haut ça tempête dur jusqu'à la fracture
 rien ne semble pouvoir endiguer la fureur du crépuscule
 à cette heure vespérale je m'interroge qui dois-je remercier ? aucune dette
 dont je devrais m'acquitter et pourtant, ma consommation redouble
 je tourne inlassablement de nouvelles pages et à chaque fois, je trouve de l'or en barre
 il y en a partout, même à la décharge des montagnes mordorées
 une vie entière jusqu'à n'en plus pouvoir où est donc mon créancier ? toi qui
 distribues la toute première carte...
 Je vois justement défiler des cul-de-jatte des excroissances de lèvres cancéreuses
 des gorges gonflées prêtent à s'envoler
 sans parler des regards vides, embrumés alors pourquoi moi ? je ne mérite en
 rien tes faveurs eux ne méritent en rien leurs fardeaux d'homme
 Dois-je m'attendre à une nouvelle main misérable ? à ton ironie vengeresse ?
 j'imagine une comète téléguidée me fondre sur le crâne
 réduire jusqu'à mon dernier neurone pour me ramener au fond de la grotte celle
 dont tu m'as extrait moi, l'imbécile malheureux
 incapable de décrypter les monuments alentour ces blocs de connaissance à présent
 hermétiques mais dans un ultime sursaut vital
 je fixe le ciel le poing fort dressé à des années lumières je déclame mon plus
 beau poème celui qui transpercera la voûte céleste
 il me faut tirer le premier te toucher à mort voilà comment, lâchement je
 te remercie Toi, mon créateur.

L'INCOMPRIS

Dans le café Brasileira entre les cigarillos bavards l'air
est chargé de Bacalhau de Caldo verde du jour

relents d'un film noir un homme se remet un manuscrit à lui même

le regard suspect et arrondi son feutre gris déjà immortel sa
mine cireuse de fonctionnaire ne trahit en rien sa couverture

Personne ne fait attention à lui

Perdu dans une triste mosaïque il converse avec une chaise vide
tantôt surpris, tantôt dédaigneux indifférent au défilé des jambes des
Portugaises

une tendresse inaccessible à son complet trois-pièces

Il se contente d'empiler ses impressions des poèmes mystiques
des horoscopes drolatiques des portraits robots sans suite
le tout bien empaqueté dans une grande malle

Il rêve d'être compris mais y renonce aussitôt seule la mort lui
ouvrira les portes de la multitude tour à tour Alberto Caeiro
Ricardo Reis Álvaro de Campos Bernardo Soares

il deviendra même une statue la chaise libre en face de lui à
présent toujours occupée

s'y croisent et s'y décroisent les jambes des femmes du
monde entier

Pour Séverine Jouve

RUE DES CANETTES

Cette grande porte bleue légèrement passée depuis notre première fois
prostré là, entre deux buveurs de bière
à attendre sans t'attendre dans la rue des Canettes

La peur d'être surpris et cette rage hésitante l'envie gluante de te
revoir

Toutes ces silhouettes composites qui se fondent dans une ta
chevelure partout
tes yeux tombants dans les visages des chérubins de celui qui ne sera plus

Utiliser le double de tes clefs monter chez toi notre ancien chez nous
changer l'avenir en commençant par l'hier

Marche après marche ma poitrine qui frappe des portes closes
des vies hermétiques et qui le resteront pour toujours
tendre l'oreille rentrer enfin

Ces mégots apathiques en tête à tête les effluves du chinois du coin un
sac ouvert à l'évasion
des livres empilés dans une diagonale inquiétante des vêtements aux quatre
vents le sphinx inquisiteur perché dans un coin
ses yeux ambrés qui ne comprennent absolument rien

Saisir ta nuisette blanche Me bâillonner avec déchirer tes sous-
vêtements les faire disparaître pour tous les autres

me rendre sur ta lucarne en équilibre le regard interrogatif de notre ancien
voisin témoin muet de notre trop-plein
de ce bonheur qui évince tout passer la seconde jambe

L'horreur en vis-à-vis le sphinx qui sonne l'alerte mon reflet ridicule dans l'angle
de ta fenêtre le double des clefs qui n'ouvre plus sur rien

Pour Agathe

A VENDRE Ce portail déjà repeint d'un blanc clinique, sans légende l'hésitation
de l'étranger de celui qui n'est plus invité
le pousser pour la dernière fois cette allée qui n'en finit pas ridicule en ce jour de
contre-vérité trop poli, taillée au carré
là où autrefois tous les jeux étaient à la fête cricket, pétanque, balle au prisonnier
le temps entre les hautes herbes, dévoré
parcelle d'un rien mais tout mon univers

La vieille d'en face me comprenait elle m'a vu évoluer entre les branches bachoter
mes crimes badigeonner son linge blanc de cerises pleines à craquer
uis prendre la fuite égrenant de petites taches sombres sur mon chemin autrefois
drapée dans son rideau les yeux furibards

Elle n'est plus là une fenêtre vide ne donnant plus sur rien le pâle reflet d'un autre
temps je ne peux plus m'excuser
mais quelle importance

C'est à mon tour à présent d'observer des vies s'inviter par-dessus d'autres vies
l'enfance s'arrête ici

Derrière la porte, un seul rescapé posé bien droit sur une chaise pourtant boiteuse mon
bigoudi fluorescent vert et rouge sur les murs, en apesanteur
des révélations photographiques sans mémoire je décrypte quelques hiéroglyphes sur le
tapis comme mon bureau qui devait se trouver là
dans ce coin vide sur ces quelques planches Ikea je me réinventais une vie je
bûchais l'avenir mon père m'agaçait
mastiquant des cacahuètes derrière mes oreilles le sèche-cheveux de ma mère à plein
régime le problème insoluble des équations insondables
l'arbre qui poussait si vite que ses branches s'invitaient dans ma chambre la promesse
du printemps dans une maigre corolle
les yeux de loups incrustés dans le bois *Hurt* de Johnny Cash sur une vieille radio
oubliée dans le grenier

LA PIERRE TOMBALE Je retrouve ces murets en feu myriades de petites taches d'ombre
et de lumière y jouent à la marelle des lézards bariolés
le clocher grandiloquent est toujours à sa place entre le ciel et des auréoles de pins

Perché au sommet du village contrefort surmonté d'une grande croix de grottes
où les plus hardis copulent où les enfants jouent aux adultes
Le cimetière en escalier amène un peu de gravité surtout le grincement de son
terrible portail

Car ici rien ne perdure tout est mouvement d'une fécondité pérenne balayé
par de courtes saisons par un soleil rancunier
laissant peu de place à l'entracte hivernal

La jeunesse de tous les pays afflue shorts et casquettes dans un patchwork décalé les
gamins courent entre les pierres tombales
indifférents aux inscriptions carbonisées aux supplications des veuves éplorées

les vieilles les dévisagent d'un sale air avant de sourire aux soutanes

Un arbre comme un long mât prêt à se jeter dans le Lot offre un maigre territoire
sombre dans ce désert aveuglant de visages anonymes
un patronyme retient mon attention des générations au coude-à-coude le
souvenir de la voix étranglée de mon père
un athée convaincu murmurant une prière sous cape des imprécations
mêlées de larmes

La photo jaunie d'un homme lui ressemblant je suis toujours incapable de nommer toutes
les fleurs pot-pourri sans odeur
son visage ne me dit rien non plus seul le goût de l'Aneth me revient une intuition
soudaine
l'éternité pour me familiariser avec sa moustache

BUCAREST

Sur tes trottoirs enduits de poudre des séraphins ivres se laissent aller
jeûnent à coup de temps mort
de petits compromis fumeux dans l'amnésie du soir

Ici, on s'arrange comme on peut avec les trocs à l'ombre des blocs
les journées se grignotent se recrachent aussitôt

sur tes boulevards, les volants à coup d'aigreur bureaucratiques
basculent. Klaxon contre klaxon les mouettes mitraillent le sol

Tout s'étiole lentement les ancêtres en file indienne se prosternent
devant le pape un cierge allumé au nom des exilés

Les gloires statufiées veillent au grain sur tes places éventrées boyaux
et viscères du faste d'antan
la vie s'accroche à des relents de beauté

Des cratères sur le pavé les gamins improvisent à saute-mouton pieds
nus et hop, dans ton énorme gueule

Dans l'impasse, l'herbe gangrène le béton un vaste portail mauresque
des résidus de lumière pendus aux fenêtres
les Mille et une Nuit dans un trompe l'œil tout ici appelle aux souvenirs
on glisse sur toi en reconnaissant seulement des bribes
en fulminant sur un ailleurs dans l'impossibilité, pourtant, de te fuir

RETOUR À LA BOUGIE Plus de courant plus de divertissement des natures
mortes ici et là ça grouille dans tous les coins
l'angoisse sur une corde à linge l'ennui le rien

Je saisis mon briquet la flamme s'étire lentement se prosterne devant mon ombre
orgueilleuse la pièce est prise de délires
on ne peut plus l'arrêter un kaléidoscope prophétique se déploie dans toute sa splendeur

Je dois absolument tout calligraphier dans l'urgence en simple exécutant je suis
le passeur des non-civilisations à venir

Une vieille plume traîne dans un tiroir un peu de salive de l'encre injectée et
la voici qui exulte qui pénètre la page
s'incurve dans sa blancheur

Image du monde inversée frustrations souvenir d'une existence entièrement
dérégulée par la lumière bleutée des algorithmes

Dépendance volatile altération de tout du Je un vaste réseau fantôme aux
ramifications profondes
relié aux quatre coins du monde à rejouer sans cesse les mêmes notes privées de musique
jusqu'à cette libération honteuse
retour à cet anonymat définitif

Quand soudain d'autres sons grignotent la piste des gémissements de l'aube un
beat orchestré dont mes oreilles serviles
ne pouvaient plus s'émouvoir avant ce Black-out passager terreurs nocturnes
providentielles

Je prête l'oreille à l'inconnu j'entends l'appel les mains jointes vers le portrait du jeune
poète et dans un dernier mantra de jazz
je tourne sur moi-même comme un derviche pour que l'on scelle enfin la connexion mystique

J'aimerais tellement en être que les mots coulent comme une étreinte que la vie s'y
consume un nouveau croyant
à genoux devant la fulgurance du verbe que je souhaite égale à la grâce des feux-follets
ces âmes persécutées
hurlant dans les caves pour qu'on les libère

A mon tour de prier retour à la bougie que sa lueur ne faiblisse avant que mon
pouvoir ne s'obscurcisse
que ma médiocrité ne soit révélée qu'à la lumière du jour enfin ressuscitée.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des textes publiés par les Cahiers du buisson est soumise à autorisation